

**Lettre-Préface écrite à cheval sur la frontière linguistique**  
**23 avril 2025**

Chers Antoine et Thomas,

Attention. La lettre-préface que je vous écris est unique au monde : c'est la première lettre-préface écrite à cheval sur la frontière linguistique belge. Quel lieu plus approprié pour préfacer *Maria et les oiseaux*, cet objet culturel non identifié, à la fois pièce de théâtre et manuel d'histoire, à la fois acte poétique et travail de mémoire ? Quand vous m'avez proposé de m'associer à votre projet iconoclaste, je n'ai pas hésité une seule seconde. Pourquoi ? A cheval sur la frontière linguistique qui chaque jour lézarde nos territoires, en équilibre sur cette frontière qui écrit notre unité nationale en pointillé, ma plume tangue, balance, se lance : elle y retrouve une tension propice à la confession.

D'abord, *Maria et les oiseaux* est une œuvre unique qui met des mots lourds de sens et de beauté sur ce vilain petit canard dont tout le monde (francophone) se détourne, comme s'il s'agissait d'un mal, d'une plaie, d'une honte, d'une tare : le fédéralisme belge. Il y a, dans le fédéralisme belge, ce mélange de sublime et d'échec qui tend à tristement devenir notre marque de fabrique. Quel espoir incarnait la Belgique bâtie au nom de la liberté sur les décombres du despotisme hollandais ! Quelles promesses formidables de démocratie formulait ce fédéralisme ! Mener des politiques adaptées aux besoins. Consacrer une gouvernance de proximité. Combler le fossé entre le monde politique et les citoyens. Aujourd'hui, le fédéralisme belge est là avec sa complexité comme repoussoir, avec sa technicité comme rebutoir : qui est compétent où ? qui fait quoi ? En Belgique, même le nombre d'assemblées parlementaires se discute car il y a deux assemblées qui n'étaient pas des parlements mais qui le sont devenues (la COCOF, la COCOM), il y a deux assemblées dont la composition varie selon le type de compétences (le Parlement flamand, le Parlement wallon), il y a cinq assemblées élues directement et trois non. Je renonce à les énumérer pour ne pas perdre l'équilibre : tomber de la frontière linguistique, cela fait mal. Souvent, je me demande si le fédéralisme belge n'est pas la créature monstrueuse sortie de l'imagination diabolique d'un savant fou dans un film expressionniste allemand des années trente.

J'écris «la» frontière linguistique mais au fond, je devrais écrire «une des» frontières linguistiques car la Belgique en compte trois qui séparent quatre régions linguistiques. La frontière linguistique la plus connue, c'est celle qui zèbre le pays de part en part et qui sépare les Francophones et les Flamands. Si elle était un fleuve, elle prendrait sa source en France et se jette aux Pays-Bas. Je vous écris de celle-là, celle qui divise le pays en deux, celle que Maria et sa famille connaissent bien car leur village en est proche. C'est sur sa rive sud que s'égrènent leurs joies et leurs peines. Mais il y a aussi la frontière linguistique qui fait des jolies boucles à l'est, et qui sépare les Francophones des Germanophones. Il y a enfin une frontière linguistique au centre, en forme de collier, ou peut-être de corde, qui isole les Bruxellois au milieu des Flamands. Et voilà, ça y est, cela recommence, cela tangue : mes pieds menacent de se prendre dans les fils de ces frontières, mes doigts risquent de s'emmêler dans l'emploi des langues le plus complexe au monde. Je rétablis l'équilibre.

En tant que constitutionnaliste belge, mon histoire avec le fédéralisme belge est une histoire de solitude. Et cela n'est pas normal. En tant que professeure, je dois le transmettre à des générations d'étudiants de vingt ans abasourdis. Et cela devient de plus en plus difficile. Grâce à *Maria et les oiseaux*, le fédéralisme belge revient dans les chaumières (d'Haumières). Quand Maria se souvient de la réforme de 1970 ; quand Marguerite explique la sonnette d'alarme ; quand Jean-Luc détaille la lasagne, pardon, la moussaka institutionnelle ; quand Dany expose la COCOF : je ne suis plus l'observatrice d'un phénomène astral inexpliqué et inconnu du commun des mortels. Le fédéralisme belge quitte les cénacles juridiques pour devenir accueillant comme l'épicerie de Maria.

Il se libère enfin de la cage de la loi spéciale du 8 août 1980 de réformes institutionnelles pour virevolter dans le ciel avec ses mésanges.

Chers Thomas et Antoine,

A cheval depuis la frontière linguistique, je peux admirer combien *Maria et les oiseaux* aide le fédéralisme belge à sortir de son statut de code-barre dysfonctionnel pour redevenir l'écrin de notre quotidien. Mais j'aperçois aussi très bien comment Maria interroge notre identité en zigzag. Je vous écris sur la frontière linguistique car au fond, tout vient de là. Quand on y pense, quelle idée saugrenue de découper un si petit territoire de 30 000 km<sup>2</sup> en autant de portions qui, comme l'explique très bien Marguerite, se superposent. En 1830, la Belgique a offert à l'Europe le modèle d'une nation imposant son unité par-delà ses différences de langues, de cultures, de convictions philosophiques, d'histoires. Aujourd'hui, la Belgique est un territoire strié, lacéré comme le ciel bruxellois par les avions qui décollent de Zaventem depuis la piste flamande 25R. Autour de nous, se dressent des citoyennetés fières (flamande, française, allemande ...) qui nous font sourire ou frémir. Comme dans les images négatives, nous savons qui nous ne sommes pas. Mais au fond qui sommes-nous positivement ? La Belgique s'émousse, s'évapore, s'évanouit et nous ne savons même pas si nous la pleurons. Comme un corps qui pelle, on ne compte plus les lambeaux de ses gloires déchues. Les oiseaux de Maria les survolent toutes : la RTT, GB-Carrefour, la CGER, la Sabena, l'INNO... Peut-on s'identifier à la déliquescence ? Mais Maria, depuis son petit village, nous éclaire de sa grande sagesse : « La disparition, c'est ce qui fait de la place ». L'identité négative est peut-être dans notre ADN ? En 1830, est-ce la volonté de vivre ensemble qui nous a unis ? Ou plutôt le refus d'être ce que nous étions depuis toujours (hollandais, français, autrichien, espagnol, bourguignon...) ? Maria nous aide à assumer cette vérité : nous préférerons une blague à une devise ; nous préférerons le potache au panache. Pour remplir le vide laissé par notre identité en fuite, pour solidifier notre existence collective inconsistante, il nous reste cette certitude : contrairement au clairon, au drapeau et au canon, la dérision n'a jamais tué personne.

Le canon, nous y sommes, cher Antoine, cher Thomas. Toujours à califourchon sur la frontière linguistique, ma croupe s'installe, mon assise se stabilise. *Maria et les oiseaux*, ce n'est pas seulement une révolution de l'État : celle qui fait comprendre le fédéralisme belge au plus grand nombre. Ce n'est pas uniquement un shoot d'hormone identitaire. C'est aussi un diaporama historique, un polaroid de mémoire comme je n'en ai jamais connus. Depuis 2023, la Flandre a défini son *Canon van Vlaanderen* qui définit le cadre de l'histoire et de l'identité flamandes. Depuis 2025, la Belgique francophone a désormais *Maria et les oiseaux*. Nous, Francophones de Belgique, cultivons l'oubli avec constance et élégance. De culture française et plus récemment anglo-saxonne, nous sommes habitués à entendre parler des autres, à connaître l'Histoire des autres, à écouter des musiques venues d'ailleurs, à admirer au cinéma les pays que nous ne connaissons pas. Comble de l'ironie : le *tax shelter* belge attire désormais de nombreux tournages étrangers : quand nos paysages apparaissent à l'écran, ils deviennent ceux des autres. Comme nous, nos rues se déguisent en ce qu'elles ne sont pas.

Depuis 2023, le *Canon van Vlaanderen* fixe les soixante fenêtres mémoriales du passé flamand. Maria, elle, ne fixe rien du tout. « Peut-être qu'ici, on ne sait pas d'où on vient, on ne sait pas où l'on va, perdus entre deux langues, entre deux convictions, entre des histoires qui semblent pourrir sous nos pieds ». Maria, elle, elle « sai(t) qu'un jour, tout disparaîtra ». Alors, dans son épicerie, elle « compte le temps, (elle) compte les marchandises, (elle) compte tout court ». Maria, elle, ne ferme aucune fenêtre. Elle les ouvre en grand pour laisser s'envoler ses oiseaux. Sans poudre, sans fard, sans canon, le temps d'un siècle et de quatre actes, Maria et sa famille nous font entendre nos histoires comme on ne les a jamais entendues. L'Histoire soi-disant avec un grand H et avec surtout de grands dégâts, tels que les deux guerres mondiales, la colonisation du Congo, le Bois du Cazier

ou encore l’Affaire Dutroux. Mais aussi les histoires avec un petit h, qui n’appartiennent qu’à nous, la RTT et la tarte au sucre, Bob et Bobette et la Sabena, les gaufres et Sandra Kim. Le temps d’un siècle et de quatre actes, nous comptons. Alors on comprend confusément pourquoi nos voisins sont, eux, si fiers. Pourquoi ils n’attrapent pas un fou rire quand leurs dirigeants mobilisent Clovis. Pourquoi ils connaissent leur hymne national (que nous bafouillons à peine). Pourquoi ils savent qui ils sont (et pas uniquement qui ils ne sont pas).

Chers Antoine et Thomas,

Je vous écris depuis la frontière linguistique, et ça y est : votre fédéralisme du vécu, votre accélérateur de particules identitaires, votre livre d’histoires séculaires m’assurent l’équilibre. Je déambule désormais comme une funambule, sans tanguer, sans vaciller, pour confesser la dernière raison qui rend Maria et ses oiseaux si précieux à mes yeux. A la Grande Histoire, ses fracas, sa splendeur, vous préférez la microhistoire, ses tracas, ses douleurs. Plus encore : le jardin de Maria n’est pas n’importe où en Wallonie. Il est dans un village du Hainaut. Le rossignol de Maria chante. Et si on tend l’oreille, on l’entend chanter en wallon picard. Je l’ai dit : les Belges francophones cultivent l’oubli comme un art. Mais les Wallons du Hainaut l’élèvent au rang d’amnésie. Chaque jour, je constate à quel point il est compliqué pour la jeunesse hennuyère de se construire sur les échecs du passé. En Hainaut, sur les ruines de la Belgique survolées par les oiseaux de Maria, pleuvent aussi les cendres de la mine, du plein-emploi, de la métallurgie, des métiers ancestraux, de la sidérurgie, du savoir-faire. Maria chantonne, ou plutôt psalmodie : « Lui voudrait de l’assurance, de la fierté, de la prestance. Il voudrait se débarrasser de cette grisaille chargée de houille, mais elle lui colle au corps depuis l’enfance. A moi aussi, mais je ne pourrai pas m’en défaire ».

Chers Thomas et Antoine,

Perchée sur le bord de la frontière linguistique, je vois bien que vous non plus, vous ne pouvez pas vous défaire de cette grisaille chargée de houille. Comme le charbon et le diamant sont cousins, vous avez transformé cette grisaille en pure merveille scintillant entre le théâtre et la poésie, entre la citoyenneté et l’histoire, entre la quête identitaire et le retour aux sources. Nous partageons pour le Hainaut un amour en sens contraire. Vous avez quitté le Hainaut pour Bruxelles. J’ai laissé Bruxelles pour le Hainaut. Si vous êtes « montés » à la capitale, suis-je « descendue » en Hainaut ? Sur le fil de la frontière linguistique, le vertige de la chute me ressaisit. Maria me tend la main et la pose sur le terril tout proche. Ce terril voit bien au-delà des faillites. Le Hainaut, berceau mérovingien de Clovis – mais personne ne s’en vante, même pas nos dirigeants les plus arrogants. Haut-lieu de résistances face aux abus de pouvoirs. Poumon des luttes sociales et terreau des solidarités. Parce qu’on lui a tout pris, la résilience du Hainaut est folklorique. Sa résistance, immatérielle. Sa fierté, carnavalesque. Le Hainaut dissimule ses larmes sous les masques, se grandit avec des géants de papier-mâché et disperse ses souffrances en confettis multicolores. En deuil de ses hauts-fourneaux, le Hainaut porte haut les plumes de son chapeau un jour par an, celui du Mardi gras. Son panache est devenu annuel.

Grâce à vous, le Hainaut portera haut les plumes des oiseaux de Maria.

Bien droite, ancrée et encrée sur la frontière linguistique, ma plume (re)devient légère de fierté. Comme Maria, « je sens que je disparais. Je deviens oiseau. Je m’envole. »

«Mais ce n’est pas grave ».

Anne-Emmanuelle Bourgaux  
Professeure à l’UMONS  
Droit constitutionnel (belge), Histoire du droit (hennuyer)